

« La pire des défaites c'est de renoncer au combat »

J'ai hésité longtemps, trop longtemps à écrire et pour cause : ce Paris Brest aurait dû me procurer une joie intérieure immense, rien que par le résultat mais en fin de compte il n'en est rien : bien au contraire, il me laisse un goût d'inachevé où la souffrance finale aura finalement absorbé la performance réalisée et du coup noyée l'accomplissement d'une carrière sportive que ces 79 h auraient dû générer. Durant ce Paris Brest, mon seul maître mot a été le combat et le refus de renoncer quoiqu'il arrive, comme me l'a inculqué mon regretté père qui m'a initié à la pratique sportive. C'est en quelque sorte comme lui rendre hommage que d'être allé jusqu'au bout et d'avoir réussi une performance de haut rang qu'il était seul convaincu de mon potentiel sur cette épreuve.

Dimanche 21 Août 2011 18 h 49, je suis sur la ligne de départ à St Quentin en Yvelines : accompagné par mon fidèle équipier et ami, celui qui m'a tout appris ou presque, Denis Lutton, déjà triple récidiviste, je m'apprête à m'élancer pour mon défi quadriennal : tout mes supporters sont là ou presque : ma sœur, mon beau frère, mon neveu, ma nièce, ma mère à qui je dois beaucoup et qui a participé grandement à la réussite de mon défi et sans oublier Christelle, mon amie ; seul mon père manque à l'appel mais je sais que quelque part son esprit me guide pour l'éternité.

18 h 50 : ça y est nous nous élançons sous une chaleur écrasante, la première de l'année. La chaleur est pour moi une alliée. Nous filons vers Villaines La Juhel, lieu du premier contrôle où nous attende notre assistance Maurice Charron, Louis Saillard et son fils : l'allure est rapide, trop rapide à mon goût ; d'ailleurs les groupes me dépassent : cela ne m'inquiète pas car qui veut aller loin ménage sa monture et je sens que la préparation a été bonne car les jambes sont là et devant l'importance du nombre de kilomètres à parcourir l'économie doit être de mise, d'autant plus que je reste persuadé que l'aller jusqu'à Brest est une simple mise en jambe et l'épreuve prend une autre dimension humaine et historique au retour vers Paris. Dès lors, je me fixe sur le plan théorique que je m'étais fixé à savoir se baser sur une vitesse maxi de 25 km/h, ce que je maintiens sans difficultés. Je roule seul devant Denis, mais pas trop, car je lui avais promis qu'on resterait proche au moins jusqu'à Brest afin qu'il puisse profiter de mon assistance et de mon camping car.

Les kilomètres se succèdent et au détour d'une petite route avant de rentrer en Eure et Loir, notre département, par Nogent le Roi, nous enfilons nos baudriers pour ce qui sera certainement la nuit la plus longue du Paris Brest ; une nuit entière à rouler. Juste un petit bonjour à des amis du club Msd de Chartres venus nous encourager et je repars afin de limiter toute perte de temps qui pourrait s'avérer précieux en cas de problème. J'arrive malgré la nuit bien obscure à maintenir le rythme et il faut bien avouer que ces routes que je connais les yeux fermés m'aident bien à me guider car, rouler la nuit si plus est en vélo est toujours périlleux. Ainsi j'arrive dans notre localité, celle de notre club : Senonches. Au vu de l'avance que l'on sur l'horaire je décide d'effectuer une halte de quelques minutes avec les

PARIS BREST PARIS 2011

amis du club : David, Jean Sébastien, Raymond, Jacques, Manu, Pierre, Monique, Marcel. Après un arrêt de quelques minutes où Denis m'a rejoint, nous reprenons notre route vers Mortagne où nous attend Chantal, la femme de Denis, avec un copieux ravitaillement : malheureusement je n'en profite pas car depuis Longny j'ai énormément de mal à m'asseoir, la première alerte sur ce Paris Brest, si bien que cette douleur me détraque le système digestif. Arrivé à Mortagne, un immense doute m'envahit car je sais, je sens que c'est un mal inhabituel et que sans repos le mal ne fera que s'amplifier. Je n'ai même plus la force de parcourir les mètres qui me séparent de ma monture pour économiser l'éclairage que j'ai laissé en fonctionnement. Oui, un instant qui m'a semblé une éternité, j'ai pensé abandonner. Mais j'avoue, je n'ai pas eu le courage d'abandonner car je sais qu'à ce moment là les conséquences d'un abandon aurait été bien plus catastrophique et Mortagne aurait été ma dernière étape sur un vélo. J'ai repoussé une nouvelle fois mes limites, en réussissant à reprendre la route et comme par magie la douleur disparaît. Inconscience ? Peut être car à ce moment là le mal intérieur qui me ronge et que je ne connais pas s'est endormi, et mon Paris Brest sera rythmé par le degré de la douleur. Nous repartons sur un rythme soutenu mais contrôlé et souple afin de rejoindre le kilomètre 220 à Villaine la Juhel, lieu de notre premier contrôle. Un petit coup de fil à notre assistance à 20 kilomètre de but afin de ne pas se louper. C'est notre premier rendez vous sur ce Paris Brest et je compte bien sur mon assistance, d'ailleurs j'ai complètement confiance en eux afin de me/nous permettre de réussir notre défi. Ce premier contact se passe idéalement : Maurice fort de son expérience de 2007, nous attend à l'entrée du contrôle, pendant que Louis nous prépare un petit déjeuner réparateur. Je profite alors du camping car pour un débarbouillage rapide et prend un suppositoire car l'assise est de nouveau douloureuse. Après une pause éclair de 45 minutes, nous reprenons la route vers Fougères et le km 311, il est 07 h et le jour est là : enfin car la nuit a été interminable et couteuse malgré tout en dépense psychique. Je m'efforce à continuer sur le même rythme, malgré un relief assez tourmenté où nous attende les photographes officiels de l'épreuve afin d'immortaliser ces moments. 11 H 07 : nous arrivons sans encombre à Fougères où les automatismes avec notre assistance sont parfaitement rôdés. Le temps d'un bon repas nous repartons sous une pluie fine et les fantômes d'un mauvais temps persistant menace. D'ailleurs, je ne sais comment me vêtir : j'enfile une veste d'hiver et du coup j'en oublie mon portable. J'aperçois Denis filer devant : alors j'entame une poursuite inutile car persuadé que Denis est devant j'accélère l'allure. Pourtant au bout de 5 kms, je ne l'ai pas rattrapé mais sans portable, comment savoir où il se trouve. Sans paniquer dans un village dont j'ai perdu le nom, j'aperçois des cyclos d'Orchaise qui avait partagé un dimanche sur le brevet qualificatif de Chartres. Amicalement, l'un d'entre eux me prête son téléphone portable et au moment de composer le numéro j'aperçois Denis qui débouche. J'enfile alors précipitamment ma monture et rejoint Denis et en fin de compte il s'était trompé en sortant du parking où était garé le camping car. Quelques kilomètres plus loin, la pluie s'est enfin arrêtée et a laissé place à un temps plutôt chaud et lourd, qui annonce certainement des orages. L'étape qui nous mène à Fougères est l'étape la plus courte et la moins vallonnée du Paris Brest, elle doit servir à

PARIS BREST PARIS 2011

récupérer et à préparer la suite. Il est 15h et nous arrivons à Tinténiac où la douleur se fait de nouveau plus vive. Une fois installé dans le camping car je me précipite sur le stock de suppositoires et le tube de pommade afin de faciliter le frottement du cuissard et ainsi de me permettre de poursuivre ma route. Mais après 45 minutes de repos, la remise en selle est pour le moins pénible car malgré les soins rien n'y fait ; la douleur devient insupportable, ingérable, certainement aggravée par la chaleur. Pourtant, à la sortie de Tinténiac j'essaie de prendre appui quand même et après quelques minutes la douleur s'endort de nouveau, ce ne sera qu'un répit. C'est alors que je décide, juste avant la célèbre côte de Becherel dont est issu le célèbre livre de conjugaison, d'accélérer la cadence de façon à diminuer le temps de selle d'une part et de pouvoir bénéficier d'un maximum de temps de repos lors de la prochaine halte à Loudéac. Cette dernière nous permettant de nous reposer 3 heures maximum. A ce moment là je rentre dans une autre configuration où je ne m'occupe plus de Denis, j'en suis navré mais il en va je crois à ma survie dans ce Paris Brest. Juste un arrêt bref lors du contrôle secret de Quédillac puis j'arrive à Loudéac avec un maximum d'avance. Sans perdre de temps un pointage rapide de mon carnet de route, et j'essaie de grappiller tout le temps que je peux afin de pouvoir dormir, car je sais que le sommeil peut bien réparer des maux. Un repas rapide, un toilette express, et hop me voilà installé dans mon duvet pour 2 h 30 de sommeil. Denis arrivera 1 h plus tard et ironie du sort, dès son arrivée le temps se déchaîne. Il tombe des cordes, seuls nos vélos sont soumis à ses intempéries, ce qui me désole pour lui car il est pour moi comme un compagnon et sa fiabilité ne m'a jamais trahie. Ainsi durant tout notre sommeil, la pluie vient cingler violemment la carrosserie du camping car. C'est alors que je me remémore l'édition 2007 et les conditions atmosphériques épouvantables, pourtant si à notre réveil c'est encore le cas il faudra bien repartir. Par chance à notre réveil à 00 h 00, la pluie s'arrête. Juste une petite collation et on repart pour 76 kilomètres, les plus durs de l'épreuve, car de nuit et au relief et aux routes ressemblantes à celle du Libèrot.

Nous reprenons notre route à un petit rythme afin de bien s'échauffer. Le moral est bon car la douleur de l'assise a disparu et je n'éprouve pas de manque de sommeil. Nous croisons quelques cyclos qui sont déjà sur le retour, bravos à eux et bon courage les gars. La route est difficile et je sais que sans dire un mot, je dois poursuivre ma route, seul, car avec le relief je sais que Denis aura le plus grand mal à me suivre. Je roule donc toujours à ma propre cadence, un peu plus soutenue car je veux reconstituer un maximum d'avance et lorsqu'on roule la nuit il faut maintenir un rythme suffisant pour rester éveillé. Je rattrape les groupes mais j'éprouve les pires difficultés à distinguer la route car je suis aveuglé par les phares des autres vélos de retour vers Paris et ma seule erreur du Paris Brest qui me servira pour les prochaines éditions c'est de partir avec 3 phares car 2 c'est trop peu. Je traverse la localité de Saint Nicolas de Pèlem et son stade où sont massés de centaines de cyclos. Cela me regonfle encore plus le moral car on entre de plus en plus dans la dimension de l'épreuve à savoir difficulté du relief et fatigue physique. Je navigue de groupes en groupes et personne ne me relaie ; d'ailleurs quelqu'un le peut-il ? Je ne sais pas mais une seule chose me motive

PARIS BREST PARIS 2011

c'est la perspective de Carhaix que je connais très bien pour y avoir séjourné au mois de Juin où j'avais participé à Callac à la cyclo sportive « La Pierre le Bigaut » où j'avais réalisé une belle place (687 eme sur 7000 participants). A l'entrée de Carhaix, un petit appel à mon assistance. Maurice m'attend à l'entrée du contrôle et je ne perds pas de temps car la prochaine étape qui doit nous mener au point le plus loin, Brest, est redoutable ; mais j'ai l'avantage de connaître cette étape sur le bout des doigts car mon séjour à Carhaix au mois de JUIN n'était pas innocent. J'avais reconnu la moitié de l'étape nous menant à Brest afin de bien s'imprégner de la difficulté majeure du Paris Brest à savoir le Roc Trévél. A Carhaix, je patiente quasiment une heure avant l'arrivée de Denis, c'est de trop, je sais mais c'est volontaire. Ce temps « gaspillé » me servira pour le retour, car nous sommes proches de Brest et je m'étais promis d'effectuer le retour seul si j'en avais les capacités. Nous amorçons ainsi la dernière étape vers Brest qui doit me servir pour une mise en jambe, une étape d'un autre monde car nous gravissons moi devant et Denis un peu derrière le Roc Trévél dans le brouillard et dans le silence car en plus de la pente (environ 6 % de moyenne), la fatigue se fait de plus en plus présente. Il fait froid si bien qu'on se croirait au mois de Novembre. Les discussions se font plus rares ; il est bien loin le temps de l'euphorie du départ. Les 56 kilomètres séparant le sommet du Roc Trévél et Brest me paraissent interminables, du fait que la douleur au niveau de l'assise se faisant plus forte. Même si la douleur reste physique et localisée, les autres parties de mon corps répondent bien, surtout le mental et ne suis plus transcendé par la perspective d'avoir déjà dans mon escarcelle 2.5 Paris Brest et que si j'ai réussi à parvenir jusque là dans ces conditions, il n'y aucune raison que je n'arrive pas à gérer le retour. Dans Brest, l'arrivée me perturbe un peu car pour la nouveauté nous longeons les quais, avant d'arriver au site d'accueil par le château de Brest. J'ai bien apprécié cette nouveauté même si cela a rajouté quelques 5 kilomètres supplémentaires. Des cyclos qui m'accompagnent me feront part de leur mécontentement mais je préfère ne pas répondre car tout énervement est le signe d'une fatigue déjà bien avancée et d'une dépense d'énergie coûteuse. Arrivé à 10 h, la première moitié aura été conforme à mes prévisions soit 39h pour le premier 620 kilomètres, excepté la douleur de l'appui fessier. Tout est en place pour effectuer le retour que j'ai prévu c'est-à-dire le même temps qu'à l'aller pour descendre en dessous des 80 h ; mais je sais que c'est aléatoire et que l'épreuve du Paris Brest prend toute sa dimension humaine et historique que sur le retour, et que l'on paye comptant tous les efforts superflus et inutiles dépensés à l'aller. A ce moment là, pour moi l'exploit serait déjà de pouvoir rentrer dans les délais impartis. Une fois mon assistance rejointe, je me ravitaille, je change de vêtements car l'hygiène a une importance capitale, et sans oublier les soins afin de minimiser la douleur. En attendant Denis, qui arrivera une heure derrière moi, j'effectue une sieste involontaire en compagnie de Louis, d'une quinzaine de minutes. C'est l'arrivée de Denis accompagné de Maurice qui me réveillera. Je ne le sais pas encore mais cette sieste sera réparatrice. Après discussion avec Denis, je lui fais part de mon envie de partir seul. Le seul regret que j'ai à ce moment là c'est qu'il sera limité dans l'utilisation du camping car, mais fort de son expérience il m'annonce qu'il a prévu sur le retour de dormir chez sa belle sœur à la trinité Porhoet, ville située sur le

PARIS BREST PARIS 2011

parcours au kilomètre 802. Denis d'ailleurs me propose d'y coucher, ce qui m'arrange d'une certaine façon car je veux absolument faire la course devant, car sachant Denis devant cela me donnerait une pression supplémentaire.

Un au-revoir à Denis et me voilà à 12h, sur la route du retour. Ce retour vers Paris, malgré mon expérience de l'épreuve a des valeurs de test pour moi, car je suis seul dans mes décisions, dans la gestion de mes efforts, de mes arrêts. Ce doit être pour moi la confirmation de mon appartenance au monde des randonneurs. A la sortie de Brest, j'adopte alors une cadence élevée, la mienne, mais voulue et maîtrisée. Pour les initiés, je navigue entre 30 et 35 kilomètres heures, c'est beaucoup mais je suis en pleine euphorie car le « mal aux fesses » s'est de nouveau dissipé ; c'est alors que le moment fort de ce Paris Brest et donc rempli d'émotion va se produire. Je rattrape alors dans une bosse un cyclo français, qui me fait remarquer que je porte le maillot de l'équipe « système U » dont le leader s'appelait notre regretté Laurent Fignon, terrassé par un cancer au mois d'Août 2010 à l'âge 50 ans. Je lui rétorque que c'est ma manière de lui rendre l'hommage qu'il mérite car j'ai toujours été admiratif de sa science de la course, de sa franchise et de son courage. Après quelques secondes de silence, il me crie un « merci pour lui ». Rien que trois mots qui ont pourtant failli me faire chavirer, tellement je les ai sentis pleins d'émotions et de sincérité. Après cet épisode que je n'oublierai jamais je me dirige à grande allure vers le Roc Trévélzel qu'il faudra gravir de nouveau, mais sans compteur car dans la descente menant à Landerneau, le support a lâché. Tant pis, je suis condamné à rouler sans : tout ce que je n'aime pas car c'est une indication pour moi sur le niveau de forme rien que par l'affichage de la vitesse. Au fil des villes traversées, mon moral est gonflé à bloc, dans la mesure où un nombre incalculable de cyclos sont installés aux terrasses des cafés. Se méfier de l'effet de groupe c'est aussi le piège du Paris Brest Paris car s'arrêter c'est un peu l'effet boule de neige : un cyclo qui stoppe c'est appeler les autres à en faire de même, et c'est comme cela que l'on dilapide du temps. Me voilà au pied du Roc Trévélzel que je gravis en compagnie d'un cyclo japonais qui tente de me distancer à tout pris. Je monte au train et j'attends les derniers hectomètres de l'ascension pour une produire une accélération et le coiffer au sommet : c'est pour moi un jeu. D'ailleurs, juste après je rectifie le tir car il reste trop de kilomètres pour pouvoir jouer à ce petit jeu sans conséquence. L'arrivée à Carhaix de fait sans encombre malgré un nombre incalculables de côtes toutes aussi usantes les unes que les autres. J'arrive à Carhaix donc avec une avance confortable de 4h, mais pas encore suffisante à mon goût au vu des kilomètres encore à parcourir. Après un arrêt bref au camping car, je reprends mon chemin en direction de Loudéac, étape chargée de symboles et ceux pour plusieurs raisons : je me souviens que lors de mon premier Paris Brest j'avais payé au prix fort l'effort physique de cette étape que je considère comme la plus éprouvante du Paris Brest Paris, mais que si l'on arrive à bien négocier celle-ci sans avoir trop dépensé d'énergie alors on peut nourrir de grands espoirs pour la suite. Je n'oublie pas non plus que lors de l'édition 2003, en traversant la ville de Corlay, les muscles de mon cou m'avait lâché si bien que j'avais été obligé de m'attacher la tête à mon cadre afin de pouvoir rejoindre

PARIS BREST PARIS 2011

Paris en vélo et pas autrement. D'ailleurs en traversant cette ville une certaine forme d'anxiété m'envahit, le doute toujours le doute sur ce qui pourrait arriver. Heureusement, grâce aux exercices de musculation je n'éprouve aucune gêne ou faiblesse quelconque au niveau du cou. Avec un parcours légèrement modifié par rapport aux précédentes éditions avec un relief extrêmement tourmenté j'arrive à Loudéac avec des réserves suffisantes qui me laisse beaucoup d'espoir pour la suite. En effet à Loudéac j'ai réussi à glaner 6h d'avance sur l'horaire le plus lent. Cette perspective me motive pour effectuer de nouveau, après un rapide pointage, un passage éclair dans mon camping car juste pour prendre des affaires de rechange pour la nuit qui s'annonce car j'ai prévu de m'arrêter 20 kilomètres plus loin chez la belle sœur de Denis à la Trinité Porhoët pour y dormir 2h. Avant de repartir, je décide d'appeler Chantal afin de prévenir de mon imminente arrivée. Poussé par un vent favorable et une condition physique impeccable, j'arrive rapidement à la Trinité Porhoët où je décide de téléphoner à Chantal, la femme de Denis, afin de la prévenir de mon entrée dans le village. Malheureusement, je n'ai pas de réseau et aucun moyen de la contacter et encore moins de rejoindre l'habitation. Sans panique, je me dirige vers le centre du village où je dois gravir une côte au pourcentage redoutable, mais rien n'y fait pas de réseau. C'est alors que j'aperçois un habitant et je décide de lui demander s'il connaîtrait par hasard une certaine Nicole (prénom de la belle sœur de Denis) mais aucun résultat positif. Ce sympathique habitant me propose l'annuaire téléphonique mais encore moins de réussite car je ne connais pas le nom de famille. Un instant j'ai failli reprendre la route de peur de perdre trop de temps, puis par respect je décide de faire demi tour vers Loudéac afin de retrouver un peu de réseau et par chance, en sortant de la localité je reçois un appel de Chantal qui me permettra de me guider vers l'habitation, qui se situe sur le parcours de l'épreuve. Cet arrêt sera pour moi comme un oasis : une douche bien chaude, un bon repas copieux, un bon lit, mais surtout un accueil et une gentillesse de mes hôtes à mon égard fera de cet arrêt un élément déterminant dans la réussite de mon Paris Brest. Après 2h de sommeil mais après 3h30 d'arrêt je repars vers l'objectif : revenir à Paris, il me reste juste 400 kilomètres. Je redoute la mise en route car lorsque l'on s'arrête trop longtemps l'acide lactique et la fatigue que l'effort physique génère ont tendance à rendre les articulations et les muscles un peu raides qui donnent une sensation d'avoir vieilli de 20 ans. Heureusement, il n'en est rien, tout de suite je suis en action ce qui a pour but de gonfler mon moral. Je file à travers la nuit, direction Tinténiac ; le relief se faisant moins escarpé et plus propice à des vitesses moyennes plus importantes. Juste un petit arrêt obligatoire de 5 minutes au contrôle secret d'Illifaut puis je repars pour 40 kilomètres sans stop. Une pensée pour Louison Bobet lors de la traversée de St Méen le Grand et je file vers Tinténiac. Je roule seul depuis des kilomètres et une certaine lassitude m'envahit avant d'arriver à Bècherel, dernière côte avant d'arriver au prochain contrôle. Cette lassitude, sur le moment je n'arrive pas à l'expliquer. Ce sera bien après la fin de ce Paris Brest que j'arriverai à en trouver les causes, lesquelles sont pourtant simples : J'aurais du, comme en 2007, disposer 3 lampes au moins sur mon guidon afin de bien voir. Pour cette édition j'en avais installé que deux, soit insuffisant pour bien distinguer la chaussée et les éventuels obstacles car avec la fatigue il arrive à un moment

PARIS BREST PARIS 2011

donné que la vue est moins efficiente. 5 H 30 : j'arrive à Tinténiac où m'attendent Louis et Maurice. Il fait froid et m'installer au chaud dans le véhicule me fait le plus grand bien. Je décide de ne pas changer d'affaires et je repars à 6 h 30 en direction de Fougères. Le jour tant désiré commence à poindre. Cette étape nous menant au prochain contrôle est stratégique dans la mesure où il s'agit de l'étape la plus courte de l'épreuve 55 kilomètres dépourvue de difficultés. Par conséquent, je décide volontairement, comme je l'avais prévu, de diminuer la vitesse afin de pouvoir s'économiser pour les prochaines étapes au relief escarpé. D'ailleurs avec toute la volonté du monde je ne peux pas faire autrement, car l'assise est de nouveau quasi impossible. Plus je me rapproche de Fougères et plus je me mets en danseuse, je ne comprends alors pas l'origine du mal et je me focalise uniquement sur l'arrivée au contrôle. 9 h 08 : j'arrive à Fougères et je profite de téléphoner à mon amie Christelle pour lui dire juste l'essentiel : « je tiens le bon bout ». Rien qu'au son de sa voix je sais qu'elle est fière de moi. Je retrouve facilement mon assistance, comme à chaque fois, pour un repas calorique mais pas trop. J'en profite pour me prodiguer des soins que j'espère anesthésiant car j'ai la sensation désagréable d'avoir le feu aux fesses. Avant de repartir, je prends des nouvelles de Denis auprès de mes assistants qui me rassure sur son état physique. Solide comme il est, je sais qu'il achèvera son défi dans les temps. Je reprends donc mon envol vers Villaines la Juhel pour une étape de 88 kilomètres, où nous atteindrons les 1000 kilomètres. Je reste concentré sur mon effort car je sais que cette étape est redoutable, surtout avec l'ascension du mont des saules, une côte de 5 kilomètres où en 2003 j'avais eu une défaillance mémorable car j'avais eu les pires difficultés à maintenir le 10 km/h. Pour cette édition, il n'en est rien. Juste une pause au lieu dit « la tannière », lieu de pèlerinage pour moi car à chaque Paris Brest je m'arrête pour déguster une crêpe. En m'approchant du mont des Saules j'accélère le rythme que je veux gravir à fond. Le soleil me réchauffe et me fait un bien fou. Comme en 2007, je rattrape un groupe qui zigzague sur la chaussée, j'en suis navré pour eux car je les double assez vite, mais en leur souhaitant bon courage pour la suite. Seul un cyclo parvient à s'accrocher dans ma roue et au sommet du mont des saules je décide, comme prévu de couper mon effort. Le cyclo français m'accompagnant poursuivant au même rythme. Pour l'anecdote, je le retrouverais en difficultés et épuisé en sortant de Villaines la Juhel. Il est 13 h 30, et j'arrive à Villaines la Juhel. Il me reste alors que 220 kilomètres soit une bagatelle en distance. Je suis motivé alors comme jamais car je commence à calculer mon heure d'arrivée sur Paris qui pourrait se dérouler de jour. Cette perspective d'économiser une nuit me séduit. Une fois installé dans le camping car je reçois un appel de Marcel et Manu qui m'avaient assisté sur mon premier Paris Brest et qui viennent à Villaine la Juhel pour assister Denis. Je sais que marcel suit ma progression sur internet et me félicite de ma performance. Après une heure d'arrêt, je reprends la route avec la tête pleine d'espoir car le compte à rebours est enclenché celui de l'arrivée. En quittant Villaines la Juhel je dispose de 7h d'avance sur l'horaire le plus lent. Je sais qu'en maintenant le même rythme et en gérant au mieux mes arrêts je peux abaisser le chrono, c'est pour moi l'objectif ultime de cette édition. Cette étape qui doit me conduire à Mortagne, la capitale du boudin, se scinde un deux parties. Une première partie jusqu'à

PARIS BREST PARIS 2011

Mamers qui est relativement roulante et la seconde qui ne représente que 25 kilomètres mais assez difficile. Le soleil brille de mille feux d'autant plus que jusqu'à Mamers, aucun coin d'ombre. Je continue à dépasser les groupes de cyclos qui sont pour moi trop nombreux pour être efficace. Mon grand regret c'est qu'aucun d'entre eux ne désirent m'accompagner, pourtant j'aurais bien aimé constituer un petit groupe de 5 ou 6 cela m'aurait rendu la route moins monotone. Mais bon je m'adapte aux circonstances et je poursuis ma route avec de nouveau un fessier en feu, et encore l'expression n'est pas la hauteur de ce que j'ai pu ressentir à ce moment là. Néanmoins j'arrive malgré tout à m'asseoir et j'arrive à Mortagne en ayant bien négocié la seconde partie de l'étape en compagnie un moment d'un tandem composé de cyclos « just married ». Cette annotation m'aura un moment fait oublié la douleur. Malheureusement à cause de la succession des « bosses » de Parfondeval, de St Jouin de Blavou, entre autres, le tandem ne peut me suivre. Et puis il reste l'interminable côte de St Langis, la dernière avant d'arrivée à Mortagne, sans oublier le raidard pour accéder au contrôle. Juste avant d'y arriver un bénévole de l'organisation me prévient de ce « coup de cul », mais je lui signifie avec une grande satisfaction que je suis de coin et que je connais par cœur l'arrivée au contrôle. Encore un petit effort et hop ouf le contrôle est là. C'est l'antépénultième, il est 18h et je dispose alors de 8h d'avance. Je dresse alors un constat plutôt favorable car je sens que j'ai suffisamment de réserves pour hausser encore le rythme. En compagnie de mon assistance, nous dressons tout en se ravitaillant un plan de marche car j'hésite sur l'utilité de mon assistance pour l'avant dernier contrôle qui est à Dreux. J'ai encore plein de lucidité car Dreux se situe non loin de la résidence de Maurice qu'il faudra remmener chez lui. C'est d'ailleurs d'un commun accord que l'on décide de se rejoindre une dernière fois au pointage de Dreux. J'en profite pour enfiler un cuissard court propre car je compte, sur l'étape qui doit me mener à Dreux, hausser le rythme à condition que le mal dont je souffre daigne bien me laisser tranquille. Après un arrêt rapide de 45 minutes qui m'a vu me ravitailler mais aussi et surtout appliquer des soins sur la région douloureuse, je reprends la route vers Dreux. Cette étape je la connais les yeux fermés puisque ces routes nous les empruntons très souvent lors de nos sorties dominicales. Il est 19h et je suis déjà satisfait car je sais que quoiqu'il arrive que je vais diminuer le temps de nuit. En quittant la cité ornaise à 19h, je ne ressens plus de douleur dans l'assise ; comme un symbole car je n'oublie pas que sur le chemin aller j'ai bien failli poser définitivement pied à terre. J'ai bien conscience qu'au fond de moi qu'il ne s'agit d'un répit. Alors j'engage une véritable course contre la montre contre ce mal, d'ailleurs la suite me donnera raison. Et puis je sais qu'en quittant la ville de Longny il ne reste plus de difficultés majeures et qu'au loin l'on peut apercevoir Paris. Je roule alors sans réserve en ne m'économisant plus si bien qu'à la Ferté Vidame, première localité d'Eure et loir sur la parcours retour, j'ai bien failli ne pas reconnaître Philippe Moullière, lauréat à deux reprises du Paris Brest et qui a été l'initiateur de cette épreuve au club de Senonches. Donc juste un arrêt de 5 minutes pour donner des nouvelles, l'occasion d'ingurgiter un petit sandwich au saucisson sec, gentiment préparé par Alain Gerault. Merci les gars pour votre soutien et vos messages d'encouragement. Je reprends la route vers Dreux où en traversant la localité de Brezolles où j'ai une pensée pour

PARIS BREST PARIS 2011

mon compagnon de route Denis, qui se trouve alors entre Villaines la Juhel et Mortagne. Je suis désormais seul sur la route et une certaine appréhension m'envahit à la sortie de Brezolles car la pénombre arrive et cette route que nous empruntons directement pour arriver à Dreux a plus des allures de nationale que départementale. A cet instant précis, j'ai beaucoup pensé à l'accident dont a été victime Cyril Thimonnier sur le brevet de 600 kilomètres de Chartres car il était seul lui aussi sur une route départementale très fréquentée quand il a été percuté par l'arrière par une voiture. C'est ma plus grande hantise car malgré mon gilet « haute visibilité » et mon éclairage surpuissant j'ai la peur d'un accident. Heureusement il n'en sera rien, et j'arriverai à Dreux à la tombée de la nuit en ayant bien conscience que le principal danger est écarté. En compagnie de quelques cyclos allemands, nous arrivons au contrôle de Dreux, le dernier avant l'arrivée à Saint Quentin. Il est 22h. En pénétrant dans la salle du contrôle, seul, je suis acclamé par les gentilles bénévoles du contrôle qui me reconnaissent. Je n'en demandais pas tant et cela me gêne un peu moi qui préfère la discrétion à l'extravagance, mais au fond de moi je suis fier de ce que j'ai accompli jusque là. Une fois le pointage effectué je me précipite dans le camping car afin d'enfiler un cuissard long car la température ou du moins j'ai la sensation d'avoir froid. Juste une collation et un arrêt aux toilettes et je repars pour les 60 derniers kilomètres de mon défi, non sans avoir salué mes assistants à qui je dois beaucoup.

Cette dernière étape sera pour moi un véritable calvaire car subitement, sans m'expliquer les raisons, je ne peux plus m'asseoir. Malgré plusieurs tentatives, l'assise est impossible, et le frottement devient insupportable. Par conséquent, je suis contraint d'effectuer les 60 kilomètres en danseuse. Devant une telle débauche d'énergie physique et surtout mentale j'éprouve à plusieurs reprises le besoin de m'arrêter. Cela ne me convient pas mais je n'ai guère plus le choix. Seule alors la perspective d'avancer coûte que coûte me motive chaque coup de pédale me rapproche de l'arrivée. Malgré la douleur, les kilomètres défilent et j'arrive en compagnie d'un autre cyclo en galère à 20 kilomètres de l'arrivée que je mettrais plus d'une heure à parcourir. Ce cyclo que j'aurais bien aimé partager nos coordonnées m'indique qu'il ne voit plus très bien et qu'il est lassé de l'épreuve car c'est son 9ème Paris Brest. Je suis alors plein d'admiration devant un tel palmarès avec une petite nuance toutefois car il m'indique qu'il a abandonné 4 fois, ce qui lui fait que 5 Paris Brest. Peu importe, Respect est le mot d'ordre. L'on serre alors les coudes pour rallier l'arrivée, et l'on arrive à 10 Kilomètres du but final et je profite pour téléphoner à ma sœur pour qu'elle vienne me chercher car je n'aurais pas le courage d'accomplir les 3 kilomètres séparant l'arrivée du domicile. En temps normal, ces 3 kilomètres ne m'auraient posé aucun problème mais là les circonstances sont toutes autres. Les derniers kilomètres défilent lentement, très lentement. J'essaye de profiter des derniers instants quand même en me remémorant les grands moments de Paris Brest. Nous tournicotons dans St Quentin, je suis seul pour le dernier kilomètre, ce que je voulais afin de pouvoir profiter intérieurement des applaudissements des courageux spectateurs. 2 H 30 : J'arrive au rond point des Saules où je regarde ma main en symbolisant le chiffre 3, comme 3 Paris Brest Paris. Un dernier passage

PARIS BREST PARIS 2011

sur les tapis où résonne la puce et ca y est le Paris Brest Paris 2011 a vécu. Après avoir rendu mon carnet de route pour qu'il soit analysé et homologué et profité de mes retrouvailles avec ma sœur et mon neveu, j'effectue un rapide calcul afin de déterminer le temps réalisé et je tombe sur environ 79 h 30. Pour moi c'est un exploit que je ne savoure pas à sa juste valeur tellement la souffrance finale est importante, même après être descendu de vélo.

Malgré la souffrance qu'il a généré cette édition 2011 restera à part dans mon cv de cycliste car j'ai réussi à repousser les et mes propres limites physiques, grâce à un mental de guerrier. Ai-je bien fait ? N'ai-je pas été trop loin dans la souffrance ? Quoiqu'il arrive je n'ai pas de remords car je préfère mourir les armes à la main plutôt que de renoncer. Abandonner c'est souvent choisir la solution de facilité et dans une vie les obstacles sont plutôt nombreux. Comme me l'avait dit mon père le but de l'existence c'est de laisser une marque, une trace de son passage. Par le sport et le biais du Paris Brest Paris, entres autres, j'ai choisi cette voie afin de laisser mon nom à jamais dans l'histoire. Avec trois PBP dans mon escarcelle, je pourrais m'arrêter là, mais la difficulté m'a toujours attiré, irrémédiablement. Ainsi, je préfère gravir l'Everest par la face nord, pas la façon la plus sûre d'aller planter son drapeau sur le toit du monde, mais certainement la plus belle ; voilà pourquoi les Paris Brest Paris men and women sont grands. Forcément grands et que le message que je veux faire passer aux générations futures qui pourront lire ce récit c'est que « la pire des défaites c'est de renoncer ». Voilà pourquoi je repartirai en 2015.